

Théâtre politique d'hier et d'aujourd'hui

Comment mettre en scène aujourd'hui des pièces indissociables du contexte politique dans lequel elles ont été écrites ? A l'Artistic Théâtre, Anne-Marie Lazarini avec *Audience* et *Vernissage* de Václav Havel, aux Gémeaux de Sceaux, Dominique Pitoiset avec *La résistible ascension d'Arturo Ui* de Bertolt Brecht apportent des réponses très différentes.



Ces textes ont été coupés durablement du plateau de théâtre, auquel leur auteur les destinait. Václav Havel, entré en dissidence après l'invasion de la Tchécoslovaquie, en août 1968, par les troupes du pacte de Varsovie, était interdit de publication et de représentation. Il écrit en 1975 *Audience* et *Vernissage* qui, sortis clandestinement du pays, sont édités à l'étranger, créés en 1976 au Burgtheater de Vienne, puis en 1979 au Festival d'Avignon par Stephan Meldegg, dans un texte français traduit avec Marcel Aymonin (Gallimard, 1980). Bertolt Brecht avait quitté l'Allemagne en 1933, dès l'arrivée de Hitler au pouvoir. Privé de scène, il a poursuivi son œuvre sur le chemin de l'exil. En Finlande, en 1941, il transpose, avec *La résistible ascension d'Arturo Ui*, le parcours de celui qu'il appelait « le peintre en bâtiment » dans le monde des gangsters de Chicago. La pièce n'a été ni publiée, ni représentée de son vivant.

Anne-Marie Lazarini, qui codirige l'Artistic Théâtre et la compagnie des Athévains, associe en un même spectacle *Audience* et *Vernissage*. Avec *Pétition*, ces deux pièces font partie de la trilogie consacrée au personnage de Ferdinand Vaněk, sorte de double de l'auteur. Comme le protagoniste, Václav Havel a travaillé dans une brasserie de Bohême en 1974. Dans *Audience*, il imagine le dialogue entre un écrivain devenu manutentionnaire et l'administrateur de la fabrique, chargé d'écrire un rapport sur le nouveau venu, jaloux d'une vie fantasmée entre intellectuels et gens de théâtre. Dans *Vernissage*, il confronte le même Ferdinand Vaněk à un couple d'amis désireux de lui faire découvrir son nouvel appartement et partager son mode de vie.

Audience pourrait sembler indissociable d'un régime où un auteur est contraint de rouler ou de basculer, selon les jours, des fûts de bière, soumis à une surveillance de ses activités et de ses fréquentations. *Vernissage* prend une résonance plus actuelle : loin de leurs anciennes convictions politiques, les hôtes de Vaněk apparaissent repliés sur leur individualisme, leur confort domestique, la célébration de leur progéniture, leur vie privée, jusqu'à l'exhibitionnisme sexuel. Mais les deux pièces ont en commun la présence du même protagoniste, déterminé dans son esprit de résistance. Elles s'écartent d'un réalisme apparent par des dialogues parfois répétitifs, par un dénouement paroxystique. Elles relèvent d'un théâtre de l'absurde, tel que le concevait Havel : « Il montre la crise de l'homme d'aujourd'hui (...) qui a perdu sa sécurité métaphysique, son expérience de l'absolu, son rapport au concret, son sens profond des choses. Autrement dit l'homme qui a perdu la terre ferme sous les pieds. » (Interrogatoire à distance, Editions de l'Aube, 1989).

Anne-Marie Lazarini et son scénographe François Cabanat ont mis en lumière cette parenté par la circulation entre deux espaces contigus. Les spectateurs sont d'abord accueillis par Vera et Michael (Frédérique Lazarini et Marc Schapira) qui leur offrent une invitation pour leur « vernissage », dans la seconde partie. Ils s'installent sur des caisses de bière face à des alignements de fûts et un bureau vitré, en désordre, où l'administrateur (Stéphane Fiévet) veut retenir Vaněk (Cédric Colas), à grand renfort de libations et de promesses. Ils passent ensuite dans un salon plus sobre que le cadre décrit dans les didascalies, mais orné par les reproductions, en différents formats, de *Champ de colza* du peintre tchèque, Miloslav Moucha : élégante transposition de la décoration surchargée prévue. Ils y retrouvent Ferdinand dans le même complet de velours sombre, d'abord recouvert d'une blouse dans la brasserie, qui contraste avec les tenues sophistiquées du couple (costumes de Dominique Bourde). L'interprétation de Cédric Colas, toute en intensité retenue, tranche aussi sur celle de ses trois partenaires, dont la surenchère de jeu pourrait parfois sembler caricaturale, si elle ne préparait pas la défaillance nerveuse finale, face à la constance de l'opposant.

Václav Havel est entré dans l'Histoire pour son rôle très actif dans « la révolution de velours », à l'origine de la chute du régime en 1989, puis comme premier président de la nouvelle Tchécoslovaquie, enfin de la République tchèque indépendante. Auparavant il avait été l'un des rédacteurs et porte-parole de la Charte 77, l'un des condamnés à l'emprisonnement pour « subversion contre la république ». A partir des minutes sorties clandestinement du tribunal, Ariane Mnouchkine créa à la Cartoucherie Le Procès de Prague, repris sur de nombreuses scènes françaises et européennes, en particulier à Munich par Patrice Chéreau. Le metteur en scène, accompagné par, entre autres, Jean-Yves Potel, était venu apporter son soutien aux accusés, fut arrêté, longuement interrogé « sous le portrait de Staline », se rappelle-t-il, et après une nuit « au trou » reconduit à la frontière avec ses compagnons. Quant aux fidèles d'Avignon, ils n'ont pas oublié la nuit de soutien, organisée en 1982 par l'AIDA (Association pour les artistes victimes de persécutions politiques, créée par Ariane Mnouchkine), pour laquelle Samuel Beckett écrivit *Catastrophe*. Certains se rappellent aussi que Václav Havel était venu assister aux manifestations en son honneur en 2002 et presque aussitôt reparti pour des raisons de santé, qu'un hommage posthume fut organisé en 2012. Anne-Marie Lazarini a su se souvenir aussi de l'auteur de théâtre quelque peu oublié et redonner pleinement à entendre ses deux principales pièces.